

Le charme

À Mélanie, Catherine, Hélène ou elle, enfin quel que soit son nom

Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été fasciné par les sorcières. Fasciné est un mot faible ; là, où je suis maintenant, je ne risque pas grand-chose à dire que je suis tombé amoureux d'elles dès le premier conte pour enfants que j'ai entendu. Je me suis dit qu'Hansel et Gretel méritaient ce châtiment, prix de la gourmandise qui leur avaient fait dévorer la mesure de cette pauvre femme¹ ou que ce sale gamin, forceur de tiroirs-caisses, qui aidait un poivrot libidineux à séquestrer une dame dans un bocal méritait plus encore que sa sœur Nadia de finir sa vie dans du concentré de tomate². Plus tard, j'ai perçu leurs abus comme l'expression de la concupiscence de mes semblables : vouloir, toujours vouloir, sans jamais être prêt à en payer le prix.

Mais à l'époque, quand la maîtresse nous racontait ces histoires, que mes camarades tremblaient devant ces vieilles verruqueuses, éclataient en sanglots au fil de leur progression ou criaient de joie quand elles finissaient dans leur four ou le crâne fendu à grands coups de caisses enregistreuses, dans ma petite salopette bleue, je ne pensais qu'à ces femmes. Incomprises, jamais acceptées et finalement lâchement exécutées, elles payaient le coût de leur différence, elles étaient inappropriées, inadaptées au monde et je crois que quelque part, je me retrouvais déjà en elles. C'est dans leur tendresse invisible que j'ai construit mon affection, et dès ce premier conte que je me suis engagé sur le chemin qui m'a mené où je suis aujourd'hui.

En grandissant, quand les garçons qui me tenaient lieu d'amis se sont mis à fantasmer sur les doubles pages des *New Look* ou *Entrevue* dérobés chez le buraliste, je ne me lassais pas de redessiner mes rêves, des charmes sans érotisme conçus entre un alambic et un chaudron pour changer en crapauds les plus injustes des héros. Sur le plan des fantasmes, je n'étais pas vraiment précoce.

Un vendredi, l'un de mes camarades m'avait pourtant laissé un magazine pour le weekend. Le lundi, il avait récupéré son bien en me demandant si j'avais apprécié.

« Alors, tu t'es branlé ? Elle est super bonne en plus ce mois-ci. Une blondasse comme ça, me laisse pas dix minutes avec, je te dis ! »

J'avais répondu poliment, c'est-à-dire en me retenant de lui vomir dessus.

« Non, ce n'est pas trop mon genre... »

Il m'avait regardé sans rien dire, puis à la récré suivante avait discuté avec les autres en me pointant du doigt. Ils ne m'ont plus jamais prêté une de leurs revues et, pour le reste de l'année, ils ne m'ont jamais plus appelé autrement que *le pédé*.

Je n'ai jamais essayé de leur expliquer, je n'avais pas de salive à user pour eux. J'avais bien passé mon week-end à feuilleter ce magazine et les formes de ces pages faisaient leur effet sur le gosse

1 Voir *Contes de l'enfance et du foyer*, Jacob & Wilhelm Grimm

2 Voir *Contes de la rue Broca*, Pierre Gripari

de quatorze ans que j'étais. Malgré tout, je n'avais de cesse de retourner vers leurs regards de papier glacé et de me demander intérieurement pourquoi ces femmes posaient là et qui, à l'instar de mes maîtresses, les comprenaient. Des années plus tard, j'ai découvert pour l'avoir moi-même expérimenté qu'on pouvait prendre du plaisir au sexe, sans amour, juste pour les apparences, comme elles le faisaient devant l'objectif. Mais comme ado, et probablement plus en profondeur toujours enfant, je ne pouvais l'accepter. Dans le cliché pris une seconde trop tôt ou trop tard, quand les yeux perdaient leur caractère aguicheur pour glisser dans l'ennui ou le dégoût, je ne percevais plus que le reflet de ma propre gêne à la situation posée et, face à la détresse de l'incomprise, mes pensées retournaient aux sorcières.

C'est cette année-là que j'ai achevé de prendre mes distances avec mes semblables. C'est cette année-là que je les ai définitivement épousées, que j'ai cessé de ne les voir que comme des grandes sœurs et que j'ai réalisé tous les sens de leur féminité. C'est le rejet et l'incompréhension qui m'ont poussé dans leurs bras.

Pour fuir la solitude, et je dois l'avouer le harcèlement que je subissais de plus en plus au collège, je me suis réfugié dans la lecture. Je n'avais jamais été un grand lecteur auparavant, trop fasciné par les possibilités ludiques du Commodore 64 puis de l'IBM PS/1 du paternel, mais il y avait dans ces jeux vidéo un manque quant à l'imaginaire que je ressentais de plus en plus oppressant et que je ne pouvais taire que dans les livres, en me figurant les mots.

Alors, j'ai lu, tant et plus, toujours sur ce même sujet, sur ce sens que j'avais fini par donner à mes interrogations devant ces pages de papier glacé, sur les sentiments que j'éprouvais. J'ai lu sur les sorcières et je les ai redécouvertes. Ce n'étaient plus les dames âgées et plutôt laides, il faut l'avouer, des frères Grimm, mais des beautés de légende, semblables aux peintures de Waterhouse. C'était des femmes superbes, pouvant détruire un royaume d'un battement de cil et rendant fous d'amour, paladins, enchantereuses et héros antiques sans même avoir recours au moindre subterfuge, sûres de la puissance de leur seule présence, de l'acier de leur regard ayant vu tant de mondes comme de leurs lèvres douces trahissant à peine d'un sourire mélancolique toute la fragilité de leur force. Quelle âme pouvait y résister ? Certainement pas la mienne et, dès lors, ce ne furent plus que Morgane, Médée ou Mélusine qui hantèrent mes nuits et mes fantasmes.

Et puis, plus encore, trônant parmi elles toutes, il y avait Circé et tous ses enchantements.

Je crois qu'au court des vingt années qui ont suivi, pas une autre femme, rêvée ou réelle, ne m'a envoûté ne serait-ce que moitié moins qu'elle le fit pendant mon adolescence. Pas une en tout cas qui ne me mit pas profondément mal à l'aise.

* * *

J'avais rompu avec Mathilde depuis trois mois quand les rêves ont repris. Je l'avais rencontrée quand on était étudiants, c'était une littéraire, un peu goth et assez envoûtante à sa façon.

Enfin, elle l'a été jusqu'à ce qu'on se mette à travailler, elle comme prof et moi comme agent immobilier ; un boulot que je n'appréciais pas mais qui me donnait un bon confort de vie et surtout une réelle indépendance. La liberté, c'était pour moi essentiel. Alors, quand elle s'est mise à me parler d'enfants et d'une vie à bâtir, ensemble, à deux et plus, j'ai su que c'était fini. Une semaine après, je faisais mes valises sans même essayer d'arrêter ses larmes et ses injures.

Je me suis mis à sortir beaucoup après la rupture, et je rentrais rarement seul. Je l'étais pourtant cette nuit-là quand je me suis réveillé en sueur, haletant. Pour la première fois depuis quinze ans, j'avais rêvé de Circé, elle était plus belle encore que dans mes souvenirs et la chaleur que je ressentais dans le bas ventre était tout aussi violente qu'à l'époque. C'était comme si j'étais de nouveau un adolescent.

Je l'ai pris comme un coup dans l'estomac, incapable d'affronter mes souvenirs, j'ai tenté de fuir, je suis ressorti le lendemain, le surlendemain et chaque jour de ce mois-là. Bar chic ou boîte minable, tout sauf son appel du passé.

Mais malgré l'ivresse prononcée et renouvelée, je ne pouvais me l'ôter de la tête. Les femmes que je draguais me laissaient dans une telle indifférence que je finissais invariablement par partir, entre deux phrases, confronté à son image et à un sentiment dévorant d'infidélité. J'abandonnais ma conquête évidente et promise sans qu'elle puisse même comprendre pourquoi j'avais flirté avec elle en premier lieu. L'une d'elle me suivit dehors, me répéta sans cesse *pourquoi, pourquoi*, mais je continuais d'un pas vif sans même lui jeter un regard. Elle finit par se lancer à mon cou, essayant de m'embrasser de force entre deux sanglots. Dans un éclair de lucidité, je saisissais sa désespérance, pensais à celle de Mathilde et, dans un effort que je n'avais pas fait alors, je me tournais vers elle, la prenais par les épaules et lui disais qu'elle méritait mieux que moi. Ça n'a pas arrangé les choses et elle s'est mise à m'insulter de tout son saoul. Et longtemps après que je m'éloigne, je l'entendais encore hurler. Honnêtement, c'était mérité, je n'étais rien d'autre que ce salaud qu'elle dénonçait. Cette soirée fut ma dernière soirée d'homme ordinaire. Circé avait triomphé, j'ai arrêté de fuir.

J'ai commencé à passer mes soirées et mes nuits dans mon nouvel appart, seul, et rapidement, les rêves revinrent. Ils étaient d'abord assez semblables au premier, dans la droite ligne de ceux de l'adolescence, quand le sortilège n'était que prétexte à un érotisme léger. Puis tout a changé. C'est devenu plus profond, leur développement même s'est altéré. D'enjeu, le sexe est devenu le point d'entrée, prélude à des discussions plus intimes, à des réflexions sur le sens du monde et de la vie où le mysticisme se faisait de plus en plus prégnant. L'onirisme cédait peu à peu à la consistance, chaque nuit qui passait augmentait la cohérence des songes dans leur ensemble, comme si à mon tour, je touchais cet autre monde, celui où elle vivait.

Circé était de plus en plus présente, de plus en plus elle-même. Chaque nuit, fidèle au rendez-vous, elle m'ouvrait ses bras puis son âme. Plus le temps passait, plus l'évidence s'imposait que nos nuits se suivaient réellement et que l'existence que nous menions à deux, dans le crépuscule chancelant de mes rêves, n'était pas moins concrète que celle de mon quotidien. J'avais ma place dans

son palais, sur son île. Entre mes bras, légère comme une brise, elle me confiait les trahisons qu'elle avait vécues, de son père le Soleil, de la Lune toujours trompeuse, des hommes et d'Ulysse qu'elle portait encore en elle. Elle avait voulu mourir quand il l'avait laissée.

Je lui confiais tout de moi en retour. J'étais son servant et son champion à la fois, celui qui ne l'abandonnerait pas. N'en déplaise à Milton³, j'étais sous son charme sans avoir bu à sa coupe et bien loin de ramper à ses pieds en grognant. Nous nous aimions de toutes les façons sans qu'elle n'ait eu besoin de me jeter un sort.

Et puis, tout a cessé d'un coup. Comme ça, plus rien. J'ai arrêté de travailler, je passais de plus en plus de temps au lit, avec comme seul espoir de sombrer et de me réveiller, ailleurs, là-bas, tout contre elle. En vain, et quand je finissais par m'endormir, c'était pour un sommeil sans rêves et des nuits noires dépourvues de charme. Je me jetais dans des livres de sorcellerie, expérimentais mille et un rituels pour rétablir le lien avec mes rêves, sans résultat.

J'ai commencé à sérieusement déprimer, j'avais l'impression confuse d'avoir été exfiltré de mon jardin d'Eden à grands coups de bottes et recadré par le superviseur universel.

« Désolé mon vieux, on s'est trompé. Mauvais aiguillage, ça arrive. En fait vos rêves, c'est dans le placard à balais du purgatoire qu'ils prennent place. C'est normal pour un salaud, non ? Une vieille dedans, pourquoi donc ? Z'êtes pas un peu pervers des fois ? Bon, je vous coupe la lumière pour la peine. »

L'obscurité, c'était devenu ma vie, les ténèbres du jour qui succédaient à celles de la nuit dans une valse mortifère dépourvue de temps sur lesquels danser. J'avais l'impression de devenir fou et, de plus en plus, j'évoquais en mon for intérieur la possibilité de sublimer ma noirceur en un point final. J'avais déjà perdu tout ce qui comptait pour moi.

Je commençais à m'interroger sur un moyen de mise en œuvre, la façon la plus théâtrale conciliable à mon manque flagrant de courage. Mais le miracle s'est produit, après quinze mois d'interruption. Et le plus étonnant, c'est qu'il n'est pas arrivé dans un rêve.

* * *

J'étais devant mon armoire de cuisine, à hésiter entre des nouilles chinoises et des raviolis quand une voix que je ne connaissais que trop bien a tranché le silence. Elle était à la fois dans ma tête et dans toute la pièce.

« Anthony, j'ai peu de temps. Il faut que tu m'écoutes.

— Circé ? » répondis-je machinalement.

Elle ne prit pas la peine de confirmer. Je le savais déjà et elle, plus savante que Vizzini⁴ n'en doutait pas.

3 Voir *Comus*, John Milton

4 Voir *Princess Bride*, Rob Reiner

— La reine sait. Elle m'a condamné au silence, m'a verrouillé le monde des rêves. J'ai mis des mois à trouver un charme pour contourner ses sceaux. J'ai peur qu'elle me découvre, elle m'observe et je vais avoir besoin de ton aide.

— La reine ? Qui...

— Tu sais de qui je parle ! »

Evidemment que je le savais. Hécate, la Lune, la déesse aux deux visages, protectrice mère des secrets et fossoyeuse des mots comme de toute chose, celle qui pouvait tout créer et tout sceller d'un simple désir. Même les dieux avaient peur d'Hécate. Il m'était arrivé de rêver d'elle et même de fantasmer à son sujet, mais sans jamais être vraiment à l'aise, comme si je n'étais, entre ses mains, qu'un pion ou un instrument dans un tout que je ne comprenais pas, comme si ces fantasmes ne m'appartenaient pas. Je lui devais, à l'adolescence, quelques réveils en sueur, et, à l'issue d'une nuit particulièrement confuse, des draps trempés d'une façon qui ne s'était plus produite depuis ma plus tendre enfance.

L'idée que Hécate elle-même ait eu vent de nos fantaisies nocturnes avait un caractère proprement terrifiant, bien plus terrifiant encore que ce que je commençais à peine à comprendre de l'intervention de Circé elle-même. On était en plein jour : cette vie parallèle, sa cohérence, cela dépassait bien le domaine des rêves. C'était vrai.

« Nous ne pouvons plus vivre comme avant, reprit-elle. Mais cela ne signifie pas que nous ne pouvons plus être ensemble. Je connais un rituel, un sortilège, mais tu vas devoir le pratiquer pour moi. Je suis trop surveillée.

— Mais je n'ai pas ton pouvoir.

— En es-tu sûr ? Pourquoi crois-tu que nous nous entendons ? Pourquoi crois-tu que je t'aime ? Tu ne sais pas, c'est tout... Mais tu en es capable et je vais t'aider.

— Je... Je t'aime aussi. Tu m'as tellement manquée.

— Je sais. Et bientôt tu pourras me serrer dans tes bras à nouveau, ressentir sur ta chair la caresse de mes baisers. »

Elle marqua un silence et l'espace d'un instant, je crus que ma raison avait terminé de vaciller, que j'avais imaginé tout ça tellement son absence me hantait. Mais sa voix reprit de son ampleur.

« Comme tu le sais, nous vivons dans deux mondes distincts, deux réalités séparées. Pourtant, elles se frôlent parfois. C'est commun dans les rêves, mais il existe aussi des lieux physiques où l'on peut passer de l'une à l'autre si on connaît les gestes et les mots, si on sait le sortilège. Vos anciens en faisaient des lieux sacrés, des sanctuaires, comme le mont Olympe en Grèce. Il se trouve qu'un de ces portails se trouve ici sur mon île. Je veux le franchir et te rejoindre. Mais on a trois petits problèmes. D'abord, je suis surveillée, le rituel ne peut être préparé que de ton côté. Ensuite, ton monde a oublié, il ne connaît plus la magie, tout est perturbé par les ondes, tu vas devoir reconstruire un lien avec lui, il va te falloir de la foi et quelques composantes. Enfin, tu devras me trouver, pas moi,

évidemment, mais mon île. Je ne pense pas qu'elle se nomme Éea chez toi, ni qu'Homère en soit le meilleur guide⁵. Je crois en toi, tu y arriveras en temps et en heure. Mais commençons par reconstruire ton lien au monde. Pas à pas. »

Elle m'expliqua que ce lien tenait de la quête intérieure, c'était à moi de trouver de trouver les ingrédients qui le rétablirait, elle ne pouvait m'aiguiller qu'à travers des énigmes. Elle me parla ainsi de l'armure d'un être cher, je réfléchissais quelques jours et repensais enfin à un souvenir d'enfance que je lui avais confié. La nuit suivante, je faisais le mur de la propriété que mes parents avaient revendu en 1992 et grattais un peu de l'écorce du chêne centenaire qui était toujours là. Quelques heures plus tard, sa voix me donnait une nouvelle devinette.

Et ainsi faisant au cours des mois qui suivirent, je rassemblais des ingrédients. Parfois c'était simple et évident, d'autres, un véritable sacerdoce pour seulement comprendre ce que cachaient ses mots. Une fois interprétés, je n'avais d'autres objectifs que de les réaliser. Je brûlais mon temps, et accessoirement mes économies, dans des voyages afin de trouver les meilleures réponses aux énigmes de mon âme-sœur. Que de pays explorais-je dans cette quête, Pérou, Australie, Norvège, Soudan même. Ça avait été chaud cette fois-là, embarqué avec des humanitaires, je dois sans doute en grande partie ma vie à mon inconscience, trop plongé dans mon projet pour avoir eu peur aux moments critiques, à croire même qu'une bonne étoile veillait sur moi. Et puis, bien plus souvent, l'Italie et les côtes tyrrhénienes avec l'espoir de tomber au détour d'un virage sur cette île qui serait apparue comme une évidence, sa terre.

Parfois, après que j'ai mis la main sur un objet, j'attendais sa voix en vain jusqu'à ce que je réalise qu'elle ne viendrait pas. J'avais mal compris sa consigne. Je jetais alors ma trouvaille et partais à la recherche d'une suppléante plus adaptée jusqu'à enfin entendre son murmure salvateur.

Ça a duré trois ans.

Et puis un jour, au retour d'un voyage en Calabre, mes parents m'attendaient sur le palier devant ma porte. Il y avait un détective avec eux, un de leur ami, avocat de métier, et puis deux infirmiers.

* * *

« Vous comprenez, Cathy, je ne suis pas à ma place. Ce n'est plus mon monde, ça ne l'a jamais été d'ailleurs. »

Elle m'observa avec ses yeux clairs et me fit un léger sourire. Catherine était de loin mon infirmière préférée et la seule à qui j'acceptais de me confier un tant soit peu dans tout l'institut, au grand dam du professeur Grasset, mon psychiatre référent. C'était lui qui me suivait depuis six mois, depuis que j'avais été admis de mon propre chef à la clinique. De mon propre chef, façon de parler, comme une décision prise avec un revolver contre la tempe. Après trois ans en marge, ma situation

⁵ Voir *L'Odyssée*, Homère

financière était telle et mes dépenses, voyages et achats, si dépourvues d'explications intelligibles aux gens ordinaires que l'internement était le seul rempart qui me restait face à la vindicte procédurale de mes créanciers. C'était ce que m'avait dit l'avocat et je n'avais aucune idée de la réalité de la chose, je soupçonnais tout autant un prétexte pour apaiser les craintes de mes parents. Cependant, la réalité de mon naufrage matériel était incontestable, j'avais au moins eu le temps de lire l'arrêté d'expulsion scotché sur ma porte ce soir-là. Au moins, avec l'internement, c'était à eux de s'occuper de ces conneries à ma place.

De mon côté, j'errais, plus ou moins abruti par mon traitement, entre torpeur, emmerdement et profonde culpabilité à devoir laisser si longtemps ma sorcière dans l'attente. Je sentais le lien au monde que j'avais reconstruit grâce à elle vibrer en moi, j'étais tout proche désormais, mais entre ces murs, je n'avais aucune chance de trouver un nouvel ingrédient. Peut-être le dernier.

Je passais les interrogatoires dans le mutisme, les séances de repos dans mes rêveries, il n'y avait guère qu'au cours des séances de thérapie artistique que je m'activais. Je passais mon temps à la dessiner à moins que je ne lui écrivisse un nouveau poème. Et puis petit à petit, en cachette, j'ai commencé à griffonner ces notes, en priant toutes les forces occultes pour qu'un aide-soignant trop diligent ne les découvre pas. Rien ne m'aurait été plus désagréable pour l'heure que de devoir répondre à des interrogations du professeur Grasset à leur sujet, je voulais garder le contrôle de nos échanges.

Avec Catherine, c'était différent, elle me donnait l'impression d'être à l'écoute et aussi étrange que ce soit, j'avais parfois l'impression qu'elle me croyait. Une idée avait émergée, si je pouvais lui confier mon histoire, si je lui écrivais ces lignes, peut-être qu'elle pourrait m'aider à terminer le rituel. C'était un pari assez risqué mais quel autre choix avais-je ?

Et puis, je sentais dans ma chair que c'était la chose à faire. Sa présence était réconfortante et elle avait un certain charme, ses traits étaient doux, ses cheveux sombres, ils étaient attachés pour son travail, mais toujours une mèche se rebiffait, fuyait son serre-tête pour rehausser les contrastes de son visage. Son regard surtout avait quelque chose de captivant, il me faisait penser au sien, mêlait chaleur et attention à une curiosité investigatrice, elle semblait toujours vous sonder, mais avec bienveillance, tendresse, cherchant à chaque instant par quel moyen elle pouvait vous soulager. Quand mon regard tombait sur ses lèvres, je sentais mon souffle se couper et mon cœur accélérer à grande vitesse et je préférerais m'en détourner pour ne pas me laisser prendre par les sentiments qu'elle pouvait susciter en moi. Je me les expliquais toutefois aisément, ses traits n'étaient pas sans me rappeler ceux de Circé et elle était la seule personne de mon entourage à vraiment se soucier de moi.

Je repris en fixant le mur juste derrière sa tête.

« J'ai peur qu'elle s'impatiente. Vous savez, ça fait six mois que je suis ici et elle ne me contacte plus... »

— Mais de qui parlez-vous ?

— De... De Circé, voyons. Je vous ai expliqué. Les rêves... »

Elle me fit un sourire triste avant de se pencher sur mon dossier. L'espace d'un instant, je voyais un voile passer sur son visage. Elle nota quelque chose et une vague de désespoir m'envahit. Cela ne devait pas être brillant : *Empire de jour en jour*, ou quelque chose comme ça. Son regard revint à moi et avec lui une vague chaude de confiance, j'y lisais sa complicité et toute son attention à mon égard. Je me laissais prendre par les courbes douces de son visage, et avant que je le réalise, le désir m'envahissait. Je détournais brusquement les yeux, mais c'était trop tard, je devinais que les siens étaient descendus le long de ma chemise pour se fixer sur ce pli naissant dans mon pantalon de pyjama. Il y eut un moment de silence que je m'efforçais d'ignorer, avant qu'elle ne reprenne.

« Et tu... vous ne rêvez plus d'elle ?

— Si, mais ce sont des rêves... De vrais rêves, je veux dire. Ce n'est plus elle, ce n'est que ce que mon subconscient me projette.

— Elle ne vous y parle pas ?

— Non, pas comme je l'entends. »

Sans m'en être rendu compte, je la fixais de nouveau. Elle soupira doucement et me sourit encore, les joues toutes rosées.

« Courage, Anthony, il va falloir être patient. »

Sur ces mots, elle referma mon dossier, me regarda quelques secondes, semblant tiraillée entre devoir et *autre chose*. Elle jeta un coup d'œil à la porte, se leva, hésita encore avant d'approcher finalement de mon lit. Elle posa sa main sur ma cuisse, et une seconde qui parut sans fin, je sentis ses doigts glisser imperceptiblement vers la bosse qu'elle venait de raviver. Elle la frôla du bout du pouce avant de se reprendre. Elle retira sa main en toute hâte. Elle était écarlate quand elle s'excusa. Malgré tout, elle ne posa ses lèvres sur ma joue avant de me murmurer au revoir à l'oreille. Je me retenais de saisir sa main pour la supplier de rester. Circé ne me l'aurait pas pardonné. Désirer c'est une chose, mais trahir...

Pourtant j'étais encore bercé de mille fantasmes, alors que je regardais la porte se clore derrière elle. Elle reviendrait demain et, bien plus que quand elle était arrivée, j'en avais follement hâte.

* * *

Catherine était en salle de repos. Elle avait terminé son service mais s'attardait encore dans son dossier. Elle se sentait terriblement confuse. Elle avait failli craquer. Ce patient gardait un caractère tout particulier pour elle. Elle savait qu'il avait tort, que Circé était sa chimère, mais elle ne pouvait s'empêcher de s'en émouvoir. Il vivait dans une détresse manifeste et sa résistance commençait sérieusement à impacter les médecins. Elle ne comprenait pas pourquoi sa souffrance la marquait autant. Il l'émouvait comme nul autre auparavant. Tout à l'heure, elle avait dû solliciter toutes ses ressources pour arrêter ses gestes à temps, et encore maintenant, elle s'efforçait de ne pas

penser qu'il était seul dans sa chambre. Tout cela ne lui ressemblait pas. Elle sentait des vagues de désir de plus en plus violentes s'en prendre à elle et l'entrée d'Audrey, une collègue, dans la pièce lui fit l'effet d'une bouée de sauvetage.

« Tu es encore là, toi ? Tu n'as pas l'air bien, dis-moi.

— C'est ce patient, Anthony M.

— Ah oui...

— Je ne sais pas. Tu ne trouves pas une forme de cohérence dans ses propos ? Et il renvoie une telle souffrance. »

Audrey secoua la tête puis répondit avec un sourire plein d'ironie.

« Catherine, tu as encore tant à apprendre. C'est normal qu'il soit cohérent : sa folie, c'est son monde, il y croit. Mais ça n'existe que dans sa tête. Il est obsédé par ses fantasmes, l'idée d'une femme parfaite qui n'existe même pas.

— Oui...

— Écoute, je connais son dossier, c'est seulement un type qui a mal vécu sa rupture et s'est réfugié dans des fantasmes adolescents. Ses parents l'ont dit eux-mêmes. Il a lâché son boulot, dilapidé ses économies, voyagé à travers le monde et pourquoi ? Personne ne sait. Il n'a plus touché à ses réseaux sociaux ou son téléphone depuis trois ans. Crois-moi, il a juste pété les plombs. C'est triste, mais c'est comme ça.

— Et on ne peut rien faire pour l'aider ? »

Audrey éclata de rire.

« Mais bien sûr que si et on le fait ! Notre boulot, c'est ce qu'on peut faire de mieux pour lui. Il est entre de bonnes mains et toute l'équipe est engagée derrière lui. Tu as dû le voir, Grasset l'a admis pour le nouveau protocole dès demain et ce traitement expérimental devrait le libérer de sa confusion. Bientôt, il comprendra que ces sorcières, ses fantasmes, ce n'est que son imagination, une défense qu'il a créé pour ne pas faire face à sa séparation et à ses échecs.

— Tu as sans doute raison.

— Bien sûr. Tu es jeune, tu es jolie. Tu devrais te trouver quelqu'un et te prendre la tête pour lui plutôt que pour un patient. Crois-moi, c'est déjà assez d'emmerdes quand ils ne sont pas fous. Allez, rentre chez toi, ou mieux, sors et amuse-toi. »

Ce fut au tour de Catherine de sourire et elle s'efforça de limiter son rougissement. Pas assez toutefois pour qu'Audrey ne le remarque pas et ne lui lance un clin d'œil de connivence.

« Ne jamais tombé amoureuse d'un patient. C'est la règle d'or ! »

Catherine rougit un peu plus, s'empressa de clore le dossier et de rassembler ses affaires avant de se diriger vers la porte. Arrivée devant le seuil, elle se tourna vers Audrey et, abandonnant toute réserve, lui sourit et lui lança un regard profond.

« Merci, du fond du cœur... Pour ton écoute. Bonne soirée à toi. »

Audrey tressauta, elle secouait encore la tête tandis que la porte se refermait. Ce regard... Il l'avait transpercée.

Elle ne se doutait pas que ce serait le dernier qu'elle verrait de Catherine ou de qui que ce soit d'autre. Elle eut à peine le temps de le deviner quand l'écrasante douleur traversa sa poitrine.

* * *

La clé tourna sans accroc dans la serrure et sa main plongea pour relever le courrier. Ses doigts frôlèrent les enveloppes. Publicités, factures, lettres enflammées, rien d'intéressant. Elle referma la porte métallique où, petite facétie, elle avait indiqué son nom complet : Hélène-Catherine Magissa, avant de se diriger vers l'escalier. Elle rentra chez elle, posa ses clés, son téléphone et son bipper sur la table-basse, s'assit sur son canapé, tout près d'Apaté en prenant garde de ne pas la réveiller la chatte. Elle s'accordait quelques minutes pour souffler, elle avait beaucoup de préparatifs en vue si elle voulait avoir la chance de trouver quelqu'un dès ce soir.

Son regard revint sur les appareils qu'elle avait déposés sur le meuble et qui clignotaient de concert. Forcément, cela devait faire trois-quarts d'heure qu'Audrey était morte et ils avaient besoin d'une infirmière pour la remplacer cette nuit. Elle se dit que ce regard funeste qui avait terrassée la bonne femme en un instant avait été un geste puéril, mais le ton péremptoire de la mégère l'avait toujours prodigieusement agacée. Et puis, *elle*, amoureuse ? Allons ! Les mortels ne comprenaient jamais rien. Ce n'était que pour assouvir son propre désir qu'elle voulait ressentir Anthony en elle.

Elle était malgré tout maussade, c'était peut-être le dernier sort qu'elle avait pu lancer grâce à lui. Elle avait lu le dossier et avait compris ce que sous-tendais ce nouveau traitement, le lien diffus qu'elle entretenait avec Anthony était sur le point d'être brisé. Bientôt, il ne serait plus sous son empire et sombrerait totalement dans la folie. L'illusion, c'est ce qui le sauvait.

C'était le principe du sort. Les hommes veulent souvent plus qu'ils ne peuvent en supporter. La faim, l'envie, cela les maintient en vie, mais quand ils peuvent avoir ce qu'ils veulent, là, ils brûlent. Cela durait rarement plus de quelques semaines, Hécate était une maîtresse exigeante dans tous les domaines. L'endurance d'Anthony l'avait ainsi surprise. Pendant cinq ans, il s'était battu, contre les circonstances et contre tout, sans jamais sombrer dans la folie, le désespoir ou la résignation, sans suffoquer non plus de toucher ce dont il avait toujours rêvé. Elle avait rapidement éprouvé une curiosité à son égard, s'était permis d'être un peu plus elle-même auprès de lui sans toutefois lui avouer qui elle était. Parfois, comme tout à l'heure dans la chambre, il la troublait et elle ne savait plus très bien pourquoi elle agissait et voulait seulement être près de lui, sentir sa chaleur. Elle était ravie de laisser ce trouble derrière elle et éprouvait même une forme de soulagement à ce nouveau départ.

Elle avait connu bien des hommes depuis deux mille ans, depuis qu'on avait cessé de croire en elle. Elle avait dû se réinventer et mettre au point ce sortilège pour vivre parmi eux, sans jamais vieillir. En consumant leur amour, leurs désirs et leurs aspirations, elle conservait ses pouvoirs et se

maintenait en vie. C'était le sortilège ultime, elle avait troqué la dévotion des prêtresses contre l'adoration des fous. Dans la duperie, c'est une autre qu'ils aimait, mais elle était aussi maîtresse de la tromperie. Elle savait que derrière la sorcière, la putain, la muse ou la mère nourricière, c'était elle, Hécate, qu'ils désiraient vraiment. Elle confiait à leurs fantasmes une réalité qu'ils n'avaient jamais osé soupçonner auparavant. Contre leur souffle de vie. Chacun y gagnait, cela durait juste moins longtemps pour eux.

Demain, elle trouverait un nouvel amant, transposerait vers lui une nouvelle vie, sportive, artiste, nonne ou criminelle, celle qu'il chérirait. Elle serait celle qui l'anime, celle à qui il confierait son âme pour le maintien du charme.

Elle était heureuse de sa malice, adorait explorer les époques et les mœurs et se grisait de continuer d'exister, à pouvoir encore nourrir ses filles de ses dons quand Athéna, Nyx ou Aphrodite étaient mortes depuis des siècles.

Nul ne la possérait désormais. La sorcellerie, c'était elle.